

**Dans «Contre les figures d'autorité», la chercheuse invite à décentrer le regard des «boussoles cognitives» que représentent une poignée de noms connus, des artistes ou des «leaders charismatiques.»**

Recueilli par  
**ADRIEN NASELLI**  
Dessin  
**CYRIL PEDROSA**

**D**ante, Marguerite Duras, Steve Jobs, Aimé Césaire, Simone de Beauvoir, les Daft Punk, Elena Ferrante, Victor Hugo, Charlie Chaplin, Toni Morrison, Wole Soyinka, Jean-Luc Godard, Kendrick Lamar, Ocean Vuong, Gérard Depardieu ou encore Beyoncé... On croise du beau monde dans *Contre les figures d'autorité* (Rue de l'Echiquier), nouvel essai de Samah Karaki dans lequel la neurobiologiste analyse la manière dont «notre cerveau se laisse séduire par les auteurs, les génies, les héros...». Tout part pour elle d'une question: «*Pourquoi réagissons-nous différemment à une œuvre signée et à une œuvre anonyme?*»

Si on ne peut pas lutter contre les mécanismes cérébraux qui font préférer à nos cerveaux un «grand nom» à un nom moins connu quand il s'agit de s'orienter dans l'offre culturelle ou d'accorder sa confiance (par exemple son vote), la chercheuse estime que nos psychés sont exploitées pour maintenir les marges à leur place. Par qui? Par certaines institutions (dont l'école), par les plateformes de streaming, mais aussi par les réseaux sociaux, en dépit de leur apparente ouverture. Après *Le talent est une fiction* et *L'empathie est politique* (JC Lattès, 2023 et 2024), Samah Karaki continue d'imbriquer, avec dextérité, la vulgarisation des études sur le fonctionnement de notre cerveau et les luttes politiques contemporaines des minorités.

**D'un point de vue neurobiologique, comment fonctionne notre attachement à des noms connus?**

Les limites physiologiques de notre attention nous contraignent à chercher des boussoles cognitives. Ce qui nous est familier constitue un univers de confiance minimale. Les figures reconnues s'inscrivent dans cette économie de la prévisibilité: je peux anticiper l'effet qu'ils produiront sur moi. Lire un roman de Virginia Woolf ou regarder un film de Stanley Kubrick, ce n'est pas seulement rencontrer une œuvre, c'est aussi activer un ensemble d'attentes, de sensations anticipées. A l'image du bain chaud, le simple fait de savoir ce qui m'attend suffit à enclencher une forme de récompense. Je ne remets pas en cause ce fonctionnement, mais la façon dont cette disposition cognitive est captée et exploitée par des structures de pouvoir et de domination.

**Un nom n'a pas besoin de visage, à l'instar de l'artiste Banksy ou de l'écrivaine Elena Ferrante qui sont restés anonymes?**

On aime les noms parce qu'on leur attribue des intentions. Le nom est censé vouloir me dire quelque chose à travers l'œuvre. A ce titre, observer ce qui se produit dans ●●●



## Samah Karaki «Notre cerveau est exploité par des structures de pouvoir et de domination»

●●● nos cerveaux face aux faussaires, au plagiat ou à ChatGPT est éclairant: lorsque l'on découvre qu'on nous a trompés, ce ne sont pas seulement nos jugements qui vacillent, mais nos croyances elles-mêmes. A l'inverse, dès lors qu'on me dit: «Ceci est une œuvre de Banksy», qu'il s'agisse d'une vraie ou d'une fausse, l'intention de l'artiste est immédiatement là. Son absence de visage lui donne peut-être même plus de profondeur. Si l'identité de Banksy ou d'Elena Ferrante devient un sujet en soi, c'est parce qu'il semble difficile aujourd'hui de s'attacher à une œuvre sans lui attribuer une intimité.

**Comment la figure de l'auteur a-t-elle évolué et de quel modèle est-on les héritiers?**

Dans l'Antiquité, l'auteur comme le héros est un canal traversé par la parole des dieux. Ce n'est pas lui qui parle: quelque chose parle à travers lui. Dans les sociétés médiévales occidentales, l'idée demeure que Dieu inspire les œuvres, mais dans une vision où ni l'auteur ni le héros ne se sont constitués comme figures singulières. C'est à la Renaissance que le nom propre s'inscrit durablement sur les œuvres. L'auteur et le héros d'exception naissent à cet endroit en tant qu'élus capables de déchiffrer les messages de la divinité et de les

**Cyril Pedrosa, né en 1972.**  
Dernier album paru : *Nanbanjin*,  
cahier 1/2 (éditions Dupuis).  
L'ouvrage complet, *Nanbanjin*,  
réalisé avec Taiyo Matsumoto  
sortira fin août.

incarner. Léonard de Vinci en devient l'archétype, à la fois créateur et héros de son propre récit. Au XIX<sup>e</sup> siècle, à l'époque romantique, la biographie devient la clé de lecture : souffrance, rejet, solitude, puis reconnaissance tardive. La légitimité naît de l'épreuve. Au XX<sup>e</sup> siècle, la toute-puissance de l'auteur est contestée. Roland Barthes théorise la «mort de l'auteur» : le sens de l'œuvre devrait pouvoir être déplacé, réinvesti, partagé par le public. Mais cette vision ne s'est jamais réellement produite. Des figures hybrides, à la fois auteurs et héros, génies et détenteurs du sens de leur œuvre, ont encore le dessus.

#### Qu'est-ce que le nombre d'abonnés sur les réseaux ou de stream sur les plateformes ont fait à l'auteur ?

Autrefois, la légitimité se construisait par accumulation et reconnaissance progressive. Aujourd'hui, les mécanismes d'accès à l'autorité se sont accélérés au rythme du flux algorithmique, indépendamment de la qualité ou de la profondeur du contenu. Or, ériger des icônes de pensée fragilise les luttes, idées ou imaginaires qui se confondent alors avec une trajectoire individuelle. Lorsque cette figure dérive ou se rigidifie, c'est parfois toute la cause qui se trouve polluée, comme on l'a vu avec J. K. Rowling, dont les prises de position ont reconfiguré, malgré elle, la réception d'un univers pourtant collectif et déjà approprié par des millions de lecteurs et lectrices.

#### Les réseaux sociaux n'ont-ils pas permis de multiplier les voix ?

Les algorithmes n'ont ni morale ni goût. Ils se contentent de suivre nos comportements de préférence culturelle. C'est un modèle capitaliste, comme l'a montré la psychosociologue Shoshana Zuboff. Mais nous ne nous sommes pas libérés des héritages colonialistes. Les algorithmes continuent donc d'amplifier ce que nous reconnaissons comme culture légitime. Les réseaux sociaux donnent l'impression de permettre l'émergence d'une multitude d'auteurs et de formes, mais cette diversité apparente reste largement piégée par un phénomène d'assignation cognitive, qui reconduit silencieusement les mêmes hiérarchies.

#### C'est pourquoi vous dites que ces voix sont «lues à travers leurs différences» ?

Quand les auteurs s'éloignent de ce qui a été historiquement stabilisé comme un modèle de création, on a l'impression qu'ils sont «nouveaux» parce que notre cerveau ne s'est pas habitué à leur attribuer ce qu'on attribue aux figures d'autorité. C'est pourquoi on va assigner des figures racisées, homosexuelles, appartenant aux minorités, à vouloir nous dire quelque chose de leur identité. Elles sont lues et vues comme voulant faire un manifeste de leur condition. Paul B. Preciado écrit, dans *Un appartement sur Uranus* : «Je n'apporte aucune nouvelle des marges, je vous amène un morceau d'horizon.» Selon moi, c'est sa manière de dire : «Je fais simplement partie du paysage». Toni Morrison, qui a été lue à travers son identité ethnoraciale, avait des choses à dire sur le langage, la mémoire...

Cette assignation participe de ce qu'on appelle la charge de discrimination. Ces figures ont une double injonction : parler au centre sans se trahir, et parler aux siens sans devenir des tokens de représentation. C'est pourquoi cette visibilité est prise dans un système de domination.

#### Est-il possible de «décoloniser» nos cerveaux ?

Oui. Comme la langue, on apprend les normes de ce qui est considéré comme beau ou valide par immersion. Mais décoloniser le regard est un travail collectif et systémique : c'est ce qui nous est montré qu'il faut faire évoluer, et donc le système d'institutionnalisation des œuvres. Seul, on peut s'entraîner à relire la création non plus depuis le centre, mais depuis ses marges ; non plus depuis la figure du maître, mais depuis les voix minorées, collectives, orales et décentrées.

**«Il faut poser les conditions pour que le héros soit un relais et non pas un sommet», écrivez-vous. Certaines figures engagées, je pense aux militants du mouvement climat, peuvent-elles correspondre à ce portrait ?**

Il est indéniable que nous avons besoin de figures pour incarner des mouvements et servir de points de confiance. Ces figures peuvent relayer des idées, transmettre de l'élan, motiver. Mais elles ne doivent ni invisibiliser d'autres voix ni transformer leur visibilité en blanc-seing. On peut continuer à admirer des personnalités et y reconnaître de l'exceptionnel sans pour autant leur déléguer la production du sens. Cela vaut tout particulièrement en politique. Car lorsqu'on adore, on en vient parfois à pardonner, presque malgré soi, jusqu'à rationaliser la faute. D'où la nécessité de s'exercer à une admiration conditionnelle.

**Que se passe-t-il quand on apprend qu'une personne admirée a commis un délit ou un crime ?**  
Une part de nous s'est attachée à ces figures, leur a prêté des intentions : c'est cette part-là que l'on craint de perdre. La réponse la plus courante est la dissociation morale : affirmer que l'œuvre n'a rien à voir avec l'auteur. Mais cette position est souvent opportuniste, activée seulement quand elle nous arrange. Une autre réaction consiste à justifier la faute : «Il a fait cela parce qu'il est un génie, et les génies transgressent». La troisième est la répulsion

**«Il est indéniable que nous avons besoin de figures pour incarner des mouvements et servir de points de confiance. Ces figures peuvent relayer des idées, transmettre de l'élan, motiver.»**

# IDÉES/ LE LIBÉ TOUT EN

totale : ne plus vouloir habiter le monde de l'auteur ni regarder ses œuvres. Je crois pourtant que libérer l'œuvre de l'auteur, c'est aussi la rendre au public, la laisser être transformée par lui. Cela est particulièrement visible dans le cinéma, une industrie fondamentalement collective, où le sens d'un film dépasse largement le nom qui le signe.

#### Pourquoi vous intéressez-vous plus au champ culturel qu'au champ politique ?

Parce que le champ culturel a fait l'objet de beaucoup plus d'études. Mais les mécanismes sont les mêmes. L'extrême droite instrumentalise fortement l'authenticité, comme on le

voit avec Trump ou à l'époque Jean-Marie Le Pen qui «disent ce qu'ils pensent». Cet accès direct à l'intention nous pousse à confondre authenticité et vérité. Le problème est que ce sont des figures auxquelles nous sommes souvent exposés. Or, dans le cerveau, la confiance se construit par la fréquence d'exposition, indépendamment du fait de partager ou non les opinions exprimées. Les médias et les institutions ont ici une responsabilité majeure : lorsque Macron défend Depardieu, ou que le directeur de la Cinémathèque soutient Bertolucci, ce sont les abus des «génies» qui se trouvent à nouveau légitimés. ◀



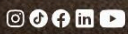
**CONTRE LES FIGURES D'AUTORITÉ**  
SAMAH KARAKI  
Rue de l'Echiquier,  
128 pp., 14 €.


### INTERVIEW

**VOIR LA MER**  
REFLETS D'UN OcéAN CHAVIRÉ

EXPOSITION, ARTS VIVANTS, ÉCOUTES ET CONFÉRENCES, ATELIERS...  
Jusqu'au **25/07/2026**

37 RUE DE TURENNE  
PARIS 3<sup>e</sup>

  
Gratuit - Tout public  
maifsocialclub.fr



MAIF - Société d'assurance mutuelle à caractère non lucratif - RCS 90001 - 91018 Montesson B. Entreprise agréée par le Code des assurances. 09/2022 - Conception et réalisation : Studio de création MAIF - Crédit photo : ©Gauguin Berthou.